

FEUILLETON DU "SAMEDI", 20 AVRIL 1901 (1)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

CXVIII. — PRIS !

(Suite)

Etait-ce un des détachements partis la veille du camp anglais ?

Une bannière qui flotta un moment à un endroit découvert lui fit pousser cette exclamation :

— Les Ecossais !...

Et il demeura une minute à la même place, anéanti.

Le plus pressé était de disparaître : pour le reste, il aviserait ensuite.

Il fit volte-face pour rejoindre ses cavaliers et donner le signal immédiat de la retraite.

Mais il eut à traverser un espace découvert.

Il se trouvait sur une éminence, par conséquent tout à fait en vue : un des éclaireurs écossais l'aperçut.

Et des cris s'élevèrent, indistincts à cause de l'éloignement, mais sans que l'espion pût se méprendre sur leur signification.

C'était l'ordre de ne pas s'éloigner, de s'avancer même.

Stewart Bolton étudia rapidement l'étendue.

Il discerna alors d'autres scintillements d'armures en arrière, du côté même du chemin qu'il avait suivi pour venir du camp anglais jusqu'à l'endroit où il était.

S'il refusait d'obtempérer aux injonctions qu'il continuait à entendre plus véhémentes, on lui couperait donc la retraite.

Dépliant son plaid comme un drapeau, il l'agita fortement.

Puis, supposant que les Ecossais avaient dû prendre cela comme un signe d'amitié, il en profita pour se rejeter en arrière, caché par des buissons, et courut vers ses cavaliers.

Ceux-ci, placés en retrait, avaient entendu eux aussi des éclats de voix, et leur chef s'avavançait, inquiet, du côté de Stewart Bolton.

— En selle, vite ! lui jeta l'espion. Regardez le camp au galop. Emmenez aussi mon cheval. Voici l'ennemi ici et là.

Et il indiqua deux points de l'espace assez éloignés l'un de l'autre.

— Mais vous, messire ?

— Moi, qu'importe ! Obéissez à l'instant même. C'est mon ordre !

Une fois seul, Bolton déchira ses vêtements à deux ou trois endroits, arracha les aiguillettes qui les retenaient croisés sur sa poitrine.

Et il se précipita vers l'endroit où les coureurs écossais l'avaient aperçu, agitant son plaid avec frénésie, en faisant des signaux d'appel.

Une vingtaine d'entre eux foncèrent de son côté, l'épée en avant, incertains si ce n'était pas un guet-apens qui les attendait.

Stewart Bolton franchit la moitié de la distance qui les séparait, les mains tendues.

— Sauvé !... cria-t-il. Vous m'avez sauvé !

Et il se jeta dans les bras du premier qui se trouvait devant lui, avec les marques de la plus véhémence effusion.

Et tandis que quelques-uns l'entouraient, tant pour s'assurer de sa personne que pour l'écouter, d'autres poursuivaient leur pointe et arrivaient à l'endroit où restaient les traces indéniables du campement nocturne.

— Oh ! les brigands !... haletait Stewart Bolton durant ce temps, les maléficiés !... Ils voulaient continuer à m'emmener avec eux afin de m'occire une fois arrivé à leur camp, ainsi qu'ils me l'avaient promis.

Un chef perça leurs rangs, et frappa sur l'épaule de Stewart Bolton.

— D'où es-tu, l'homme, d'Ecosse ou d'Angleterre ?

— Moi, d'Angleterre ? Ah !... sire capitaine, me traiter ainsi ? Je suis d'Ecosse ; je suis un fidèle sujet des Stuart, de glorieuse race, et de notre si bonne et si gracieuse reine qui m'a même fait acheter une de mes fourrures un jour qu'elle me voyait de sa fenêtre stationné devant son palais, sans que personne me fit emplette. Ah ! que Dieu exterminé ces chiens-loups d'Anglais !

L'officier interrompit sa litanie d'anathèmes.

— Leurs coureurs t'avaient fait prisonnier, dis-tu. De quel côté se sont-ils enfuis ?

— Par là, messire, autant que j'ai pu en juger.

Et le traître indiqua une direction autre que celle prise par les cavaliers.

L'officier ne l'écoutait plus.

Ayant commandé d'un mot de ne pas perdre de vue le prétendu marchand de fourrures, il rassembla le plus grand nombre des hommes qui se trouvaient à sa portée.

Et il partit en courant dans la direction indiquée.

Il s'agissait de rejoindre si possible les batteurs d'estrade signalés et de leur faire des prisonniers.

Durant ce temps, les cavaliers anglais gagnaient de l'avance et quand les Ecossais les aperçurent du sommet d'un mamelon il était trop tard pour les rejoindre.

Stewart Bolton avait échappé au péril immédiat d'être pris en même temps qu'eux et de voir, en ce cas, terminer ses jours criminels au moment où il allait mettre fin à la longue lutte engagée ténébreusement contre la race d'Avenel, par la destruction implacable du manoir de Claymore et de ses habitants.

Mais il se trouvait au pouvoir des soldats de Marie Stuart.

Et celui qui les commandait en chef n'était autre que d'Avenel.

Si le chevalier de la reine se trouvait parmi les troupes dont l'avant-garde venait de faire l'ancien intendant prisonnier, et si celui-ci était conduit au chevalier de la reine pour être interrogé, le guerrier le reconnaîtrait sûrement.

De la sueur perlait aux tempes du misérable en y songeant.

Demander si son ancien maître commandait l'armée, c'était peut-être faire naître des soupçons ; pire que cela, ce serait peut-être suggérer la pensée de le conduire auprès du général pour que celui-ci l'interrogât lui-même.

Oh ! dans ce cas, Bolton braverait plutôt une mort immédiate et se ruerait à travers le bois, pareil à une bête de ces forêts, pour tenter de se dérober à une telle confrontation.

Incapable de supporter plus longtemps une telle incertitude, il se résolut à la fin à poser cette question redoutable.

D'ailleurs, il venait, pensait-il, de trouver le moyen de le faire sans danger.

Affectant un ton pénétré, il prononça donc :

— Ah ! si l'on pouvait rattrapper ces coquins d'Anglais qui m'ont dépouillé de mes marchandises et me les faire restituer !

Et passant de là à un enthousiasme simulé :

— Béni soit le glorieux chevalier de la reine s'il inflige aujourd'hui une nouvelle défaite aux ennemis de l'Ecosse !

Un soldat hocha la tête :

— Le chevalier de la reine n'est malheureusement pas avec nous, sans cela on serait bientôt tranquilles.

— Mais on se battra vaillamment tout de même, compléta un autre, car Mac Sweeny est lui aussi un intrépide général.

Un allègement immense pénétra dans l'âme de l'espion.

L'homme à qui il avait fait tant de mal n'était pas avec l'armée : les puissances infernales protégeaient de nouveau le maudit.

L'officier qu'il avait lancé sur une fausse piste reparut bientôt irrité de n'avoir rien trouvé.

— Conduisez cet homme au général, ordonna-t-il avec rudesse.

Stewart Bolton comprit que l'officier le soupçonnait de tromperie et par conséquent de connivence avec l'ennemi.

Dans ce cas, son état était facile à prévoir.

Mais confiant en la tortueuse habileté dont il était doué le l'âme et, entouré des soldats qui le gardaient, il suivit l'officier qui le conduisit auprès de Mac Sweeny qui après un sévère interrogatoire lui permit, lui donna même les moyens de continuer sa route.

CXIX. — ROUTE DE MER, ROUTE DE TERRE...

Tandis que Stewart Bolton regagnait la capital de l'Ecosse, la goélette qui portait lord Mercy, et avec lui Wilkie et sa compagne dévouée, s'en rapprochait aussi, toutes voiles dehors.

Le pilote releva bientôt le rocher nommé par les gens du littoral la Tête-de-Femme, à cause d'une vague ressemblance avec une tête humaine aux cheveux relevés sur la nuque.

— Vive Dieu ! monseigneur, annonça-t-il à lord Mercy, nous avons marché plus vite que je ne le croyais.

Et il ajouta que si rien ne le scontrariait, ils coucheraient à Edimbourg le lendemain.

Encore quelques heures de navigation...

Soudain, l'ouverture bastionnée d'un port se présente devant la goélette française. A un commandement de son brave capitaine, la plupart des voiles s'abaissent sur le pont.

Obéissant à l'impulsion acquise, le navire franchit la passe. Lord Mercy alors tombe à genoux sur le pont. Annie et Wilkie à côté de

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.